Louÿs

Les Aventures du Roi Pausole

Présentation
par Jean-Paul Goujon

Extrait de la publication

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PIERRE LOUŸS

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE

Présentation, notes, variantes, annexes, chronologie et bibliographie
par
Jean-Paul GOUJON

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2008
ISBN : 978-2-0807-1214-1

PRÉSENTATION

« Un brûlot contre les sots[1] » : sans doute Pierre Louÿs eût-il souscrit, pour qualifier *Les Aventures du Roi Pausole*, à cette définition qui fut donnée de l'anonyme *Thérèse philosophe*, chef-d'œuvre de la littérature érotique du XVIIIe siècle. Enjoué, badin et malicieux, son troisième roman, paru en 1900, peut sembler, aujourd'hui encore, quelque peu atypique eu égard au reste de sa production, composée pour l'essentiel de poèmes, de romans de facture plus classique qui lui valurent une grande notoriété, *Aphrodite* et *La Femme et le Pantin*, et d'œuvres érotiques dont une part demeure inédite. « *Pausole* est le poncif d'un tas de théories qui me sont chères et que j'avais eu la maladresse de ne développer nulle part[2] », expliqua un jour l'écrivain. Telle est bien, en effet, l'une des intentions majeures de ce roman hybride : introduire certaines idées subversives dans une narration par ailleurs assez mince. Le sujet de l'œuvre est volontairement simple, comme le suggère l'Épilogue : « Ci finit l'aventure extraordinaire du Roi Pausole, qui, pour retrouver sa fille, alla jusqu'à parcourir sept kilomètres à dos de mule, de son palais à sa grand'ville. » L'histoire, dans son détail même, se laisse exposer en quelques mots : la princesse Aline, fille du roi Pausole – souverain débonnaire à la tête d'un

1. J. Duprilot, préface à [anonyme], *Thérèse philosophe*, Genève/Paris, Slatkine, 1980, p. I.

2. Lettre à G. Louis, s.d. (catalogue de la Librairie Rossignol 92, 1951, n° 203).

Extrait de la publication

harem, et régnant sur la presqu'île imaginaire de Tryphême, en Méditerranée –, s'est enfuie en compagnie de la jolie danseuse Mirabelle. Pausole part à sa recherche, accompagné du Grand-Eunuque Taxis et du jeune page Giglio, lequel incarne la fantaisie, l'astuce et l'intelligence – la galanterie, aussi. L'aventure finit bien, sans nulle violence ni tragédie. La belle Aline est retrouvée, et Pausole lui pardonne, tout en congédiant Taxis. Il fait même plus : « je lève désormais, proclame-t-il en affranchissant sa fille et ses trois cent soixante-six reines, la contrainte relative qui pesait sur mes familiers » (Épilogue). Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des royaumes imaginaires...

Autant dire que, pour l'auteur, qui n'entendait nullement écrire un roman réaliste, ni même un roman « classique », l'essentiel du livre résidait moins dans une quelconque intrigue que dans la multiplication de scènes, prétexte idéal pour illustrer, sur un mode humoristique, quelques idées qui lui tenaient à cœur, un peu à la manière de Voltaire dans *Candide*. Pierre Louÿs, du reste, se serait volontiers contenté d'un récit d'une centaine de pages, mais se vit forcé par les circonstances – la publication en feuilleton dans un grand quotidien, puis celle en volume chez un éditeur – de donner au public ce que celui-ci était habitué à recevoir sous le nom de roman : deux ou trois cents pages bien fournies. Relevant à certains égards du conte merveilleux et de l'utopie libertine, *Les Aventures du Roi Pausole* n'en est pas moins une œuvre de son temps, en ce qu'elle dévoile les haines et les prédilections de son auteur. Ridiculisant tour à tour la bureaucratie, l'autorité injuste, la tyrannie familiale exercée sur les enfants, le protestantisme et le puritanisme, Louÿs y propose une vibrante exaltation de l'amour, du plaisir et de la sensualité. Plus encore, *Pausole* se présente comme une défense de l'individualisme pur contre l'État, les lois, la morale et la religion. Au-delà même de l'amour libre, c'est la liberté individuelle qu'y revendique l'auteur. En témoignent ces

phrases prononcées par le roi Pausole, qui prennent une résonance toute particulière à notre époque de « politiquement correct » :

> Monsieur, l'homme demande qu'on lui fiche la paix ! Chacun est maître de soi-même, de ses opinions, de sa tenue et de ses actes, dans la limite de l'inoffensif. Les citoyens de l'Europe sont las de sentir à toute heure sur leur épaule la main d'une autorité qui se rend insupportable à force d'être toujours présente. Ils tolèrent encore que la loi leur parle au nom de l'intérêt public, mais lorsqu'elle entend prendre la défense de l'individu malgré lui et contre lui, lorsqu'elle régente sa vie intime, son mariage, son divorce, ses volontés dernières, ses lectures, ses spectacles, ses jeux et son costume, l'individu a le droit de demander à la loi pourquoi elle entre chez lui sans que personne l'ait invitée (III, VI).

Conscient que ce roman, loin d'être imprimé sous le manteau, serait d'abord publié dans un journal à gros tirage, Louÿs, à qui cette situation n'était pas pour déplaire, dut cependant trouver un moyen de faire passer ses idées sans risquer de choquer le public. Ce défi, tout en alimentant son ironie, lui fit déployer ses ressources d'écrivain, et surtout de poète habile à suggérer plutôt qu'à dire. Alors que dans son précédent roman, *La Femme et le Pantin*, il s'était mis à l'école de la sécheresse et de la brièveté impassible d'un Mérimée, il reprit, dans *Les Aventures du Roi Pausole*, la tradition des petits romans et contes légers du XVIIIe siècle, prompts à suggérer, par des scènes audacieuses, des idées plus audacieuses encore, en enrobant le tout dans une conversation à la fois paresseuse et enjouée. Il en résulte, en quelque sorte, une version moderne de ces écrits à but philosophique et satirique, qui avancent masqués sous le voile de la légèreté badine. Ainsi que l'écrivait Valéry à Pierre Louÿs : « C'est un conte où se mêle quelque chose de 1840 et de 1750 avec des paragraphes d'aujourd'hui même. Tu es une savante combinaison de classique et de romantique, ce qui te

permet d'avoir fait *Bilitis*, le *Pantin* et ce récent *Pausole*, trois aspects nus de plaisir très intelligent [1]. »

Louÿs avant Les Aventures du Roi Pausole

En 1900, au moment où il écrit *Les Aventures du Roi Pausole*, Louÿs va avoir trente ans. Il a déjà derrière lui une œuvre relativement importante et variée. Après de solides études à l'École alsacienne, à Paris, où il s'est lié d'étroite amitié avec son condisciple André Gide, il a choisi de se consacrer à la littérature pure. En 1892 est paru son premier livre, *Astarté*, un recueil de vers mi-parnassiens mi-symbolistes. À cette époque, le naturalisme commençait à faiblir, et les jeunes poètes comme Louÿs étaient partagés entre l'héritage néogrec du Parnasse et les conquêtes plus modernes du symbolisme. *Astarté* était dédié à celui qui allait rester le plus grand ami de Louÿs : Paul Valéry, qu'il avait rencontré en 1890. Très en vue dans certains milieux littéraires, Louÿs connaissait déjà Verlaine, Mallarmé, José-Maria de Heredia, Oscar Wilde et Leconte de Lisle, et allait bientôt devenir l'ami de Claude Debussy. Outre des traductions d'auteurs grecs (Méléagre et Lucien de Samosate), il avait ensuite publié des contes en prose poétique, et surtout, en 1895, *Les Chansons de Bilitis*. Par une mystification bien caractéristique de son esprit ironique, il avait malicieusement attribué ces poèmes en prose, à la fois antiques et saphiques, à une poétesse grecque demeurée inconnue jusqu'alors...

Une grande et soudaine célébrité lui vint en 1896 avec son premier roman, *Aphrodite*, qui raconte les amours, dans l'Antiquité, d'une courtisane d'Alexandrie, Chrysis, et du sculpteur Démétrios. En échange de ses faveurs, Chrysis exige de Démétrios qu'il lui pro-

1. P. Valéry, lettre à P. Louÿs, début juillet 1901, dans A. Gide, P. Louÿs et P. Valéry, *Correspondances à trois voix, 1889-1920*, Gallimard, 2004, p. 924-925.

Extrait de la publication

cure trois objets, dont le collier sacré de la déesse Aphrodite ; pour ce faire, le sculpteur s'adonne au vol, au meurtre et au sacrilège. Le livre connut un énorme succès, stimulé par l'amoralisme qui s'y exprimait à loisir, ainsi que par la lassitude croissante du public à l'égard des récits naturalistes. Néanmoins, Louÿs n'avait nullement à cœur de poursuivre dans la veine néogrecque de cette œuvre : en 1898, il fit paraître son deuxième roman, *La Femme et le Pantin* ; l'intrigue, située cette fois à l'époque contemporaine, n'en demeurait pas moins exotique pour le lecteur français, puisqu'elle prenait place à Séville. Tout en reprenant le thème de la femme fatale déjà mis en œuvre dans *Aphrodite*, le roman constituait la démonstration d'une théorie chère à Louÿs : tout amour qui dépasse la simple passion physique est voué à l'échec et ne peut provoquer que souffrances et servitude [1]. On retrouvait là la leçon de *Carmen* de Mérimée, élaborée dans un style tout aussi sobre, et avec un regard ironique porté sur ce qu'on pourrait appeler le masochisme masculin. Toutefois, Louÿs souligna que le héros de son roman, conduit à la déchéance par la perversité et le cynisme de la femme aimée, lui était complètement étranger :

> Je sais maintenant que la forme du récit n'est guère praticable que si elle enveloppe une autobiographie comme *Adolphe*, *Dominique* ou *Manon Lescaut*, et qu'il faudrait être Mérimée pour écrire une *Carmen* avec l'âme d'un autre. – Je ne recommencerai plus [2].

Les Aventures du Roi Pausole, sans pour autant être une autobiographie, se distingue des œuvres précédentes en ce que l'auteur s'y investit davantage, en met-

1. Rappelons que, lors de sa prépublication par livraisons mensuelles dans *Le Mercure de France*, *Aphrodite* s'intitulait *L'Esclavage*, titre qui faisait allusion non aux esclaves antiques, mais à l'esclavage de la passion.

2. Lettre à Mme Bulteau, 1898, citée dans J.-P. Goujon, *Pierre Louÿs. Une vie secrète (1870-1925)*, Fayard, 2002, p. 409.

tant beaucoup de lui-même dans certains personnages. Le roi Pausole et Giglio, êtres volages, représentent, à cet égard, des hypostases de Louÿs amoureux, de son goût profond pour le libertinage, mais aussi de sa crainte de s'attacher durablement. Surtout, Louÿs entendait, avec cette œuvre, se renouveler en suivant sa fantaisie, qui était grande. Les mornes histoires naturalistes, marquées par le pessimisme amoureux, par une vision à la fois brutale et désenchantée de la chair, n'étaient point son fait. L'amour sensuel excitait son imagination, qui était celle d'un poète bien plutôt que d'un romancier ; tout comme son contemporain et ami Paul-Jean Toulet, autre esprit audacieux et excellent styliste, il se souciait moins de raconter une histoire que de développer des rêveries voluptueuses, où l'exaltation amoureuse se donnait libre cours. Cette fantaisie fut justement ce qui frappa l'écrivain Ernest Gaubert, qui, en 1904, s'attacha à souligner l'originalité du fond même du roman :

> Un troisième roman, *Les Aventures du Roi Pausole*, inaugura un genre absolument nouveau. Si l'on veut bien se reporter à l'époque littéraire qui termine le XIXe siècle, on constatera qu'à cette date, rien au monde n'était plus démodé, ni plus étranger aux habitudes des écrivains que le roman fantaisiste. Pour la longue période qui s'étend de Bernardin de Saint-Pierre à M. Paul Bourget, on ne compte pas un seul romancier connu qui eût voulu prendre pour principal personnage une sorte de Roi de Carreau, habitant un pays imaginaire ; le naturalisme était arrivé aux antipodes de cette conception. M. Pierre Louÿs estimant, au contraire, que rien n'était mieux dans la tradition des lettres françaises, osa publier en feuilleton un roman hors du temps et de la réalité [1].

À vrai dire, dans les années 1900, la fantaisie n'était pas absente du roman français. En témoignent, par exemple, les œuvres de Jean de Tinan, de Willy – le

1. E. Gaubert, *Pierre Louÿs*, E. Sansot, 1904, p. 12-13.

Extrait de la publication

mari de Colette –, de Tristan Bernard et de Maurice Beaubourg, ou encore *Le Mariage de Don Quichotte*, de Paul-Jean Toulet (1902), sorte de conte de fées dans lequel Don Quichotte, à l'instar de Pausole, gouverne une île imaginaire du nom d'Iviça, où il pratique une tolérance très libérale, s'opposant au fanatisme, à la superstition et aux préjugés. Il y avait aussi Henri de Régnier, dont les romans, comme *La Double Maîtresse* (1900), enveloppaient des rêveries amoureuses dans un cadre historique. Cependant, un certain naturalisme continuait d'imprégner nombre de romans sociaux ou de mœurs, que l'on songe à ceux de Paul Hervieu, d'Octave Mirbeau, de Paul Adam, et l'on ne saurait par ailleurs dire que les grands ténors de l'époque, d'Anatole France à Pierre Loti en passant par Maurice Barrès et Paul Bourget, fissent preuve d'une grande fantaisie dans leurs œuvres. Avec *Pausole*, Louÿs tenta, en privilégiant justement la fantaisie, d'élaborer un genre de roman à la fois plus moderne et plus personnel.

Genèse du texte : du feuilleton au roman

Le point de départ des *Aventures du Roi Pausole* remonte à 1896, c'est-à-dire quatre ans avant la rédaction proprement dite du roman. En février 1896, au moment même où il mettait la dernière main à la version définitive d'*Aphrodite*, Pierre Louÿs assista à une revue de music-hall au Moulin-Rouge, où, de son propre aveu, il fut impressionné par l'un des personnages, le roi d'Yvetot. Celui-ci tirait son origine d'une célèbre chanson de Béranger, *Le Roi d'Yvetot* (1813), qui avait popularisé un type de roi débonnaire, pacifique et fort libéral, à la fois paresseux et ami du plaisir [1]. Louÿs en reprit ce détail : ce monarque idéal

1. Ainsi commence la chanson de Béranger : « Il était un roi d'Yvetot/ Peu connu dans l'histoire ;/ Se levant tard, se couchant tôt,/ Dormant fort bien sans gloire,/ Et couronné par Jeanneton/ D'un simple bonnet de coton,/ Dit-on. [...] // Il faisait ses quatre repas,/ Dans son

Extrait de la publication

parcourait son royaume à dos d'âne – monture devenue une mule dans le récit. Très rapidement, l'écrivain conçut un plan de roman, qui était assez proche de celui qu'il adopta en 1900. L'idée de Tryphême, l'intrigue et les principaux personnages étaient déjà trouvés, même si le roi s'appelait d'abord Thibaut, et Taxis, Pamphobe. Surtout, Louÿs avait arrêté une des dimensions essentielles du roman, assez paradoxale au premier abord : « Je me promets bien de ne pas y mettre une seule blague qui n'ait un fond et ne donne à penser. C'est même pour cela que ça m'amuse [1]. » Ce « fond » correspondait aux idées qu'il avait développées plus tôt dans la préface d'*Aphrodite* et dans son article « Plaidoyer pour la liberté morale » (1897), glorification de la nudité féminine, assortie d'un chapelet d'anathèmes contre le protestantisme et le puritanisme [2]. Non, affirmait-il contre les éducateurs, les prêtres et les moralistes, la nudité n'est point un objet de scandale, ni l'amour un acte répréhensible.

Le projet resta en sommeil durant trois ans, pendant lesquels Louÿs mena à bien son deuxième roman, *La Femme et le Pantin*, publié en juin 1898, et très différent, aussi bien par le fond que par la forme. L'année suivante, le 19 novembre 1899, il décida de reprendre son vieux projet de février 1896 et rédigea d'un trait les six premières pages du roman [3]. En juin 1899, il avait épousé Louise de Heredia, l'une des filles de José-Maria de Heredia, le célèbre poète parnassien auteur des *Trophées* (1893). Le couple menait une vie mondaine qui obligeait Louÿs à produire et surtout à publier davantage. Or, celui-ci désirait à toute force varier sa manière,

---

palais de chaume/ Et sur un âne, pas à pas,/ Parcourait son royaume... »

1. Lettre à G. Louis, 25 février 1896, dans *Mille Lettres inédites de Pierre Louÿs à Georges Louis*, Fayard, 2002, p. 190.

2. Article paru dans *Le Mercure de France* d'octobre 1897 et repris dans *Archipel*, Montaigne, 1930, p. 19.

3. Collection baron Louis de Sadeleer.

et surtout ne point flatter son public, qui aurait souhaité le voir donner d'autres romans « de mœurs antiques » dans la veine d'*Aphrodite*, ou bien « exotiques » comme *La Femme et le Pantin*. Ce qui explique qu'il fut séduit par son projet de 1896, lequel témoignait d'une inspiration toute différente.

Par ailleurs, Louÿs était décidé à publier d'abord son roman en feuilleton dans *Le Journal*, dont son beau-père Heredia était alors le directeur littéraire, puis en volume chez son nouvel éditeur, Fasquelle, ce qui doublerait ainsi ses rentrées d'argent. N'avait-il pas fait de même, en 1898, avec *La Femme et le Pantin* ? Il oubliait malheureusement que ce dernier roman avait été remis au *Journal* alors qu'il en avait déjà terminé la rédaction... Il en allait bien autrement avec *Pausole*, qui n'était pas encore écrit. De fait, Louÿs, qui se faisait fort de rédiger les chapitres au jour le jour pour le feuilleton quotidien, fut pris de court. Il éprouva même une difficulté croissante à tenir le rythme, et cette contrainte provoqua chez lui une véritable neurasthénie. La correspondance qu'il échangea à cette époque avec Heredia laisse entrevoir les affres quotidiennes par lesquelles il dut passer durant deux mois, de mars à mai 1900. En avril, il écrivait à son beau-père :

> Je joins à ma lettre le 17e feuilleton qui a 190 lignes, c'est *tout* ce que je puis donner si l'on ne m'accorde pas de relâche. Et je suis assuré de donner les suivants avec régularité. Mais si l'on me demande trente lignes de plus par jour pendant trois semaines, c'est l'impossible. Je travaille de 4 h du soir à 5 h du matin et je dors six heures. Je ne peux pas matériellement faire davantage [1].

En principe, le roman aurait dû paraître en feuilleton dans *Le Journal* dès le début du mois de janvier 1900, mais il fut retardé : Louÿs était souffrant, et peinait à

1. Lettre à J.-M. de Heredia, avril 1900, dans J.-M. de Heredia et P. Louÿs, *Correspondance inédite 1890-1905*, éd. J.-P. Goujon, Champion, 2006, p. 119.

rédiger son texte. Il n'était pas prêt. Pour combler le vide, *Le Journal* fit alors paraître en feuilleton des romans d'autres écrivains, tombés depuis dans l'oubli le plus complet, tels Maurice Montégut et Jean-Louis Dubut de Laforest. Louÿs songea un moment à rompre son contrat et à se retirer, mais il y renonça.

Le premier feuilleton parut le 20 mars, et le dernier le 7 mai 1900 ; au total, quarante-sept feuilletons se succédèrent. L'écrivain eut bien du mal à rédiger chaque jour les deux cent dix lignes exigées par la direction du *Journal*, et se vit tancer plusieurs fois par Heredia pour son retard de livraison. On s'explique ainsi qu'il ait multiplié un « truc » employé au XIXe siècle par les romanciers payés à la ligne et désireux d'allonger leur copie : abondance de dialogues constitués de courtes répliques. Il faut dire que le patron du *Journal*, Henri Letellier, n'était pas toujours très cohérent dans ses instructions, ce qui motiva cette lettre exaspérée de l'écrivain :

> Hier vous m'avez autorisé vous-même à faire des feuilletons de 180 lignes. Je vous en envoie un de 187 et on me demande maintenant trente lignes de plus ?
>
> Je vous répète que je ne peux pas et que tous les précédents du *Journal*, les habitudes des journaux littéraires et enfin le souvenir que j'avais de la façon dont mon premier feuilleton avait paru chez vous me permettaient de penser que je bénéficierais d'une relâche après quinze feuilletons. – Vous ne m'avez pas dit que les habitudes du *Journal* sur ce point avaient changé depuis six semaines et après neuf années de précédents [1].

Début mai 1900, Louÿs parvint à terminer son roman, mais de manière toute provisoire, comme il l'avoua à Heredia :

1. Lettre inédite à H. Letellier, avril 1900 ; photocopie obligeamment communiquée par Thierry Bodin (vente Lille, 1er avril 1996, Th. Bodin exp., n° 114).

Extrait de la publication

> Je n'en pouvais plus. J'ai laissé le dénouement entre Aline et Pausole. J'écrirai pour le volume ce qui concerne les autres personnages et spécialement le sénateur nouveau [Taxis] [1].

Dans le dernier feuilleton, le roman s'achevait en effet sur les retrouvailles du roi et de sa fille. Un tel dénouement paraissait trop sommaire à Louÿs, qui se promit de le développer lors de l'édition en volume. De plus, la contrainte à laquelle il s'était vu astreint lors de la rédaction de ses feuilletons quotidiens le poussait à reprendre sérieusement tout son texte. Visiblement, il n'en était point entièrement satisfait. Et, pour un écrivain de conviction parnassienne comme lui, possédé du culte de l'art et de la forme parfaite, c'était presque une trahison. Il regrettait vivement de n'avoir pu effectuer une ultime relecture, comme on le fait sur épreuves avant de donner le bon à tirer d'un volume. Des détails de style à corriger le frappaient çà et là, et il désirait par ailleurs ponctuer et aérer par des blancs son texte, qui lui semblait souvent trop compact. Il restait également des transitions à ménager en divers endroits. Enfin, certains points demandaient à être développés, par exemple le rôle social des courtisanes, sujet qui lui avait toujours tenu à cœur, ou encore le personnage de la princesse Aline, qu'il aurait voulu détailler davantage.

Pourtant, ce n'était point au fil de la plume qu'il avait écrit ses quarante-sept feuilletons du *Journal*. À son habitude, il avait effectué un important travail préparatoire touchant le plan du livre, les personnages, les dialogues, les éléments de l'action. Le souci du détail avait été poussé assez loin, puisqu'on trouve même, parmi ses notes, un feuillet sur les différentes montures des principaux personnages du roman, Pausole, Taxis, Giglio et Diane à la Houppe [2]. D'autres notes

1. Lettre à J.-M. de Heredia, 7 mai 1900, dans J.-M. de Heredia et P. Louÿs, *Correspondance inédite 1890-1905*, *op. cit.*, p. 123.
2. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 15153, f° 30.

Extrait de la publication

concernent les noms de certains personnages, ou encore des points de détail de l'intrigue. Quant à la source exacte du costume qu'il avait choisi pour le roi, Louÿs l'avoua par la suite à un journaliste :

> Oui, Monsieur, Aristophane avait déjà eu l'idée assurément ingénieuse d'imaginer un peuple libre. Personne n'y avait songé avant lui, vous en êtes bien sûr. Et Rabelais l'a pillé. Et Voltaire l'a pillé. Et Ravachol l'a pillé. Que d'âmes sans scrupules, mon Dieu !
>
> Pour moi, hélas ! je ne me contente pas de dévaliser les Grecs. Je copie les modernes. Voici un document pour votre prochain article : le costume du roi Pausole est pris pièce à pièce à une collection d'estampes qui est honorablement connue sous le nom de « Jeu de Piquet ». C'est le vêtement du Roi de Carreau. Je vous l'avoue mystérieusement [1].

De toute évidence, rien n'avait été laissé au hasard. Cependant, Pierre Louÿs était un écrivain plein de scrupules, qui aimait revenir sur ce qu'il avait rédigé de premier jet. Écrire en prose était, à ses yeux, une tâche infiniment plus difficile que de composer des vers, et qui exigeait des soins plus poussés encore. « La prose, écrivait-il, est une poésie qui hasarde de la corde raide, sans orchestre et qui souple, comme son rythme, jette le balancier [2]. » Aussi entendait-il donner au lecteur un texte parfaitement maîtrisé.

Cette édition en volume allait cependant tarder. Louÿs, qui frémissait au seul souvenir du travail forcé qu'il lui avait fallu fournir chaque jour pour arriver au bout de son feuilleton, n'était guère pressé de se remettre à son texte, même s'il éprouvait des remords d'avoir livré au public une œuvre qui lui semblait imparfaite. Durant l'automne, divers ennuis personnels

1. Lettre à M. Wilmotte, dans Fr. Lachèvre, *Pierre Louÿs et l'histoire littéraire*, s.l., 1928, p. 145.
2. Note citée dans *Les Poëmes de Pierre Louÿs*, éd. Y.-G. Le Dantec, Albin Michel, 1945, t. I, p. 255.

Extrait de la publication

l'empêchèrent de se mettre à ce travail de révision, puis, au printemps 1901, survint un nouveau retard, dû à un voyage en Égypte. Le manuscrit définitif ne fut finalement déposé chez Fasquelle que le 26 mai 1901, soit un an après la parution du dernier feuilleton dans *Le Journal*. Ce manuscrit était constitué de feuilletons imprimés de ce journal, collés sur des feuilles de papier, où l'auteur avait porté, de sa main, des suppressions et des additions, parfois assez longues [1]. L'ajout suivant, concernant la princesse Aline, montre dans quel sens il entendait compléter son texte :

> Toute jeune et ignorante qu'elle fût, elle avait lu des contes de fées, et comme il n'est question que d'amour dans les récits du bon Perrault, elle avait compris très vite à quel moment du rendez-vous l'amour devient ce qu'il doit être. Elle savait que la Belle au bois dormant reçut le Prince dans son lit, qu'on « leur tira le rideau » et qu'« ils dormirent peu », sans que l'auteur les plaigne. Aussi, Line ayant l'instinct des caresses en même temps que le désir d'en être l'heureux objet, elle ne doutait pas un instant que les faveurs de son amant ne dussent aborder peu à peu toutes les parties de son corps où il serait doux de les attendre, et délicieux de les retenir.
>
> C'est pourquoi elle voulut être digne des égards qu'elle espérait bien, sans les connaître exactement. Elle se poudra la peau. Elle se contempla (II, I).

Cela dit, même s'il est vrai que Louÿs avait souvent dû ménager la pudeur des lecteurs du *Journal* et que Heredia avait tiqué devant certains passages de la version initiale du roman [2], il ne faut pas pour autant en conclure que l'auteur s'est uniquement appliqué, lors

1. Photocopie intégrale communiquée par Thierry Bodin (vente hôtel Drouot, 6-7 décembre 1995, Th. Bodin exp., n° 203). Ce manuscrit porte sur la première page cette annotation manuscrite de Thierry Sandre, secrétaire de Louÿs : « Manuscrit ayant servi à l'impression ».

2. Voir sa lettre à Louÿs du 31 mars 1900, dans J.-M. de Heredia et P. Louÿs, *Correspondance inédite 1890-1905*, *op. cit.*, p. 112-113.

Extrait de la publication

de la révision du texte, à rétablir des passages audacieux ou à en ajouter un grand nombre. La comparaison du texte du *Journal* et de celui du volume de 1901 fait au contraire apparaître qu'il a souvent pris soin d'atténuer, et même, plus souvent encore, de gommer les passages licencieux[1]. Certaines audaces durent lui apparaître assez gratuites, ou peu indispensables au récit même. Ainsi, alors que dans un passage de la version du *Journal*, Diane à la Houppe provoquait Taxis en lui disant qu'elle le forcerait de partir « par l'obscénité impudente de [s]es postures et de [s]es paroles », ces mots furent remplacés dans le volume par une formule plus allusive : « par un moyen que vous connaissez bien ! » (I, VI). De même, Louÿs corrigea « le petit corps excité » d'Aline en « petit corps plié » (IV, IX). En revanche, il éprouva le besoin d'ajouter çà et là quelques précisions un peu piquantes, mais qui allaient dans le sens de la suggestion plus que dans celui du détail cru.

Un autre ajout introduit par Louÿs, et digne d'être relevé, est celui des épigraphes dont il fit précéder chaque chapitre. Elles synthétisent souvent assez bien, et de manière volontiers ironique, le contenu du chapitre. C'est le cas pour celle du chapitre VII du livre II, empruntée à *Monsieur de Cahors*, œuvre du romancier mondain Octave Feuillet (1821-1890) : « Les chutes des honnêtes femmes sont souvent d'une rapidité qui stupéfie. » Le contraste est amusant, entre le ton moral et scandalisé d'Octave Feuillet et le chapitre qui suit, où l'on voit Giglio culbuter joyeusement la jeune laitière Thierrette. Souvent, l'épigraphe résume le chapitre sous une forme alerte ou faussement naïve, telle cette phrase du savant Westermarck, placée en exergue du chapitre I du livre III, qui décrit la révolte du harem de Pausole : « Pourquoi l'homme rougirait-il d'exposer une partie du corps plutôt que l'autre ? » Cette épigraphe prend un sens piquant à la lecture du chapitre, qui raconte com-

1. Voir les diverses variantes indiquées en note.

Extrait de la publication

ment les reines entreprennent de faire de Mme Perchuque – la première dame d'honneur, chargée de les surveiller en l'absence de Taxis – l'« étendard de la révolte », en la suspendant en l'air, « les jupes retournées sur la face »... Ces courtes épigraphes témoignent par ailleurs de l'immense érudition de l'écrivain, et des lectures extrêmement variées qui ont été les siennes. Si certaines sont empruntées à des auteurs célèbres (Aristote, Ronsard, Montaigne), il en va tout autrement pour nombre d'entre elles, qui montrent la prédilection que Louÿs, grand bibliophile, avait pour certaines œuvres méconnues. Qui, à part lui, avait par exemple lu *Le Triomphe du célibat*, qu'il cite en tête du chapitre VIII du livre II ? Publié en 1744 sans nom d'auteur ni d'éditeur, ce livre rarissime figurait dans son extraordinaire bibliothèque, qui regorgeait de curiosités. Petit journal de lectures, la collection d'épigraphes soigneusement choisies dont Louÿs avait parsemé *Pausole*, et dont il éprouvait quelque fierté, contribue à donner au roman une note à la fois personnelle et originale.

« Je suis Pausole » : Pierre Louÿs et ses personnages

Pierre Louÿs s'est visiblement peint lui-même dans deux personnages, au demeurant fort différents : Pausole et Giglio. Comme le suggère l'auteur dans une note préparatoire, ils sont dissemblables d'abord du point de vue de leur fonction romanesque, qui peut être définie en ces termes : « Personnage actif principal : Giguelillot. Personnage central et décoratif : le Roi [1]. » On ne saurait mieux dire, en effet.

« Je suis Pausole [2] » : telle était la dédicace inscrite par Pierre Louÿs sur l'exemplaire du roman qu'il offrit à son

1. Note inédite, dans le manuscrit du *Roi Pausole* (bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 15153, f° 2) ; nous reproduisons cette note en annexes, p. 353.

2. Vente hôtel Drouot, 20 janvier 1953, n° 387. La dédicace exacte est : « – Je suis Pausole –/ Pierre Louÿs./ 1901/ À André Lebey ».

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHPNFG1214.N001
Dépôt légal : septembre 2008

Extrait de la publication

LOUŸS

Les Aventures du Roi Pausole

Le Roi Pausole, souverain débonnaire, indécis et rêveur, mène une vie paisible à la tête de son harem de trois cent soixante-six femmes, jusqu'au jour où sa fille Aline s'enfuit avec une jolie danseuse déguisée en prince charmant. Accompagné de Giglio, page séducteur, et du Grand-Eunuque Taxis, qui incarne l'ordre moral et cite la Bible à tout propos, Pausole se lance sur les traces de la jeune femme...

Ultime roman paru du vivant de Pierre Louÿs, *Les Aventures du Roi Pausole* (1901) est aussi la plus fantaisiste, la plus malicieuse, la plus drôle de ses œuvres. Raillant tour à tour la bureaucratie, l'autorité injuste et le puritanisme, Louÿs, qui fut l'un des écrivains les plus subversifs de son temps, y propose une vibrante exaltation du plaisir et de la sensualité. Utopie libertine, conte satirique et récit autobiographique tout à la fois, cet incroyable petit roman fut salué à sa sortie par Alfred Jarry et par Claude Debussy, qui en fit l'éloge : « Ça vous a une façon hautaine de garder ses distances, qui me plaît infiniment. C'est surprenant de délicatesse. »

Présentation, notes, variantes,
chronologie, bibliographie et annexes
par Jean-Paul Goujon

ISBN : 978-2-0807-1214-1

9 782080 712141

editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

Catégorie M

GF
Flammarion

Extrait de la publication

XI-80